



# Education et médecine à Taiwan pendant les deux premières décennies de la colonisation japonaise (1895-1915)

Chantal Zheng

## ► To cite this version:

Chantal Zheng. Education et médecine à Taiwan pendant les deux premières décennies de la colonisation japonaise (1895-1915). Gilles de Gantès; Phuong Ngoc Nguyen. Vietnam : le moment moderniste, Presses universitaires de Provence, pp.43-58, 2009, 978-2-85399-732-4. <10.4000/books.pup.6642>. <hal-01755311>

**HAL Id: hal-01755311**

**<https://amu.hal.science/hal-01755311v1>**

Submitted on 30 Mar 2018

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

# **Education et médecine à Taiwan pendant les deux premières décennies de la colonisation japonaise (1895-1915)**

*Chantal Zheng*

A l'issue de la cession de Taiwan au Japon dans le cadre du traité de Shimonoseki (17 avril 1895), c'est l'objectif d'établir un empire de style européen aux franges de l'Asie tel que l'avait formulé, en 1887, le ministre des affaires étrangères, Inoue Kaoru,<sup>1</sup> qui anime profondément les leaders nippons. Pour le Japon de la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, l'expansion est l'un des moyens de son développement économique. Il en prend conscience alors qu'il vient de subir une transformation révolutionnaire qui l'a fait passer de l'état d'un pays agricole féodal à celui d'une nation industrielle capable de résister à toute domination étrangère. Il est par ailleurs convaincu que les yeux de l'Occident sont braqués sur lui<sup>2</sup>. Taiwan sera la première colonie japonaise de l'ère Meiji (1868-1912), caractérisée par: l'invention du culte de l'empereur, la construction d'un solide système d'éducation, la mise sur pied d'une armée nationale, la pratique d'un colonialisme à l'européenne et le passage à une société industrielle<sup>3</sup>.

## **1) Les institutions chrétiennes**

Avant l'arrivée des Japonais, à l'exception de quelques établissements chrétiens destinés plutôt aux enfants des familles aisées, les écoles, qui étaient toutes privées, les « shufang » (« shobo » en japonais), n'avaient dans leur cursus que l'apprentissage de la lecture, de l'écriture, de la calligraphie et des classiques chinois<sup>4</sup>. Financés par des familles issues de l'élite confucéenne, ces établissements, qui préparaient essentiellement les étudiants aux concours de la fonction publique, passent, en 1898, sous la juridiction de l'administration coloniale et cohabitent dès lors avec les autres établissements mis en place par la nouvelle autorité de tutelle tandis qu'ils ne commenceront à décliner qu'à partir des années 1906<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> 1835-1915.

<sup>2</sup> Cf. Patricia Tsurumi, *Japanese colonial education in Taiwan 1895-1945*, Cambridge Massachussets, Harvard University Press, 1977, p.1.

<sup>3</sup> Cf. Komagome Takeshi et J. A Mangan, « Japanese colonial Education in Taiwan 1895-1919 : precepts and practices of control », <http://www.edu.kyoto-u.ac.jp/~koma/taiwanpaper.htm>, p.3.b

<sup>4</sup> Cf. James Davidson, *The island of Formosa, past and present*, p.601.

<sup>5</sup> Cf. Patricia Tsurumi, op.cit, p.30.

Il n'y avait aucun autre système d'éducation populaire à Taiwan à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle<sup>6</sup>. Seules quelques rares écoles chrétiennes avaient vu le jour au cours du dernier quart de ce siècle, notamment dans le sud, celles des Dominicains espagnols de la province du Rosaire de Manille. Arrivés en 1859, après une interruption de 200 ans<sup>7</sup>, les Dominicains avaient en effet ouvert une école de filles près de Dakao mais la Mission catholique était modeste à ce moment là tandis que celle des Presbytériens anglais, arrivés en 1864, met à son tour en place des écoles élémentaires dans le sud, auxquelles s'ajoutent, en 1872, celles de leurs confrères canadiens dans le nord<sup>8</sup>.

C'est à partir des villes sudistes de Tainan et de Dakao (actuelle Kaohsiung) que les Presbytériens ont œuvré, faisant de Tainan, la capitale, leur quartier général<sup>9</sup>, tandis qu'un collège théologique y est fondé en 1878<sup>10</sup> et une école de filles en 1887<sup>11</sup>. L'école de filles fut une réelle innovation dans le domaine de l'éducation des femmes. Les frais de scolarité correspondaient à la moitié de ceux des garçons et la seule condition d'accès étant que les jeunes filles n'aient pas les pieds bandés<sup>12</sup>. Puis pour combler le vide entre les écoles élémentaires chinoises et le collège théologique, une école secondaire chrétienne pionnière est ajoutée en 1885<sup>13</sup>.

James Laidlaw Maxwell, le premier missionnaire médical à mettre les pieds sur l'île en 1865, fonde dans la foulée la première clinique (qui deviendra l'hôpital Sin-Lau)<sup>14</sup> tandis qu'un autre Presbytérien, William Campbell, qui estimait que l'île comptait beaucoup d'aveugles, était à l'origine d'une structure pour non-voyants en 1900-1901<sup>15</sup>.

Puis ce fut l'Institut de Théologie fondé à Tamsui par le Presbytérien canadien G.L. Mackay et le collège Oxford en 1882, l'école de filles de Tamsui en 1884, l'hôpital en 1880, une école secondaire en 1914 tandis qu'au centre de l'île, l'hôpital de Shoka (Taichung) était érigé en 1897 par D. Landsborough. Pour la même période, les catholiques ont une douzaine d'établissements éducatifs dans l'île, la Bless Imelda School de Taihoku, une école de filles fondée en 1917 sous l'égide des Sœurs dominicaines. Les Japonais les surveillent de près, comme celles des Presbytériens, et les compromis que doivent faire les écoles catholiques avec l'occupant sont les mêmes.

Les écoles presbytériennes fonctionnaient avec des fonds venus de la métropole, mais il était programmé qu'elles puissent s'auto-financer à terme. Elles ont introduit à Taiwan un vent de modernité et de progrès qui leur a valu un certain succès auprès des couches privilégiées mais également moins privilégiées de la société. Elles se sont développées

<sup>6</sup> Cf. E. Band, *Working his purpose out, The history of the English Presbyterian Mission 1847-1947*, Londres, The Presbyterian Church of England, p.140.

<sup>7</sup> Cf. *One hundred years of Dominican apostolate in Formosa*, Taipei, SMC, 1994. Un orphelinat est ouvert rapidement, puis un collège de catéchistes en 1873 et, lorsque Taiwan devint une préfecture apostolique en 1913, s'ajouteront une école secondaire pour Chinois et Japonais et un séminaire pour former les prêtres locaux.

<sup>8</sup> « ...avec leurs fonds illimités, les Protestants sont arrivés à construire de grandes écoles et de magnifiques collèges, des hôpitaux bien équipés... à côté, nos efforts semblent modestes.... » .Cf. *One hundred years of Dominican apostolate in Formosa*, op.cit, p.215.

<sup>9</sup> Lorsque les troupes japonaises approcheront de Tainan, les Presbytériens, avec à leur tête Barclay, serviront d'intermédiaires et négocieront l'entrée pacifique dans la ville des troupes coloniales. Cf. E. Band, op.cit, p.122.

<sup>10</sup> Avec Thomas Barclay (1849-1935) comme principal.

<sup>11</sup> Fondée par le couple Ritchie arrivé en 1867 et ensuite gérée par les WMA (Woman Missionary Association) anglaises. Elle va devenir l'actuelle *Chang Jung Nuzhong*.

<sup>12</sup> Cf. E. Band, op.cit, p.117.

<sup>13</sup> C'est la Chang Jung Middle School. Georges Ede en fut le premier principal. Lui succéderont F.R Johnson et E. Band en 1914. Pour une histoire de cette école, voir : *Chang jung zhongxue bainianshi*, Tainan, Chang Jung Gaoji Zhongxue chubun, 1991.

<sup>14</sup> Pour une histoire de cet hôpital voir : *Xinlou qing, jiuxiang pu* (A pictorial history of the first western hospital in Taiwan, the Sin-lau Christian Hospital), Tainan, Taiwan Jidu Zhanglaohui Xinlou Yiyuan, 1998.

<sup>15</sup> Cf. Richardson, *Christianity in Taiwan under Japanese rule 1895-1945*, vol.2, *Institute of Theology of Tainan*, 1972, 43455 –gr32, , p.149.

régulièrement, intégrant élèves chinois et aborigènes même pendant l'occupation japonaise alors que se succèdent rebellions et répressions sévères : « ...les Japonais étaient fiers d'être les nouveaux maîtres de Formose. Le changement fut déstabilisant et sanglant. Les Formosans étaient récalcitrants. Ils voulaient leur indépendance, même au prix de leur vie en se battant contre les Japonais<sup>16</sup>. Les missionnaires chrétiens s'interrogent sur leur avenir mais réalisent avec soulagement « que les Japonais sont plus favorables au christianisme qu'à l'idolâtrie » et que si, pour leur part, les Missions se comportent prudemment, elles auront une chance d'être traitées correctement par l'occupant<sup>17</sup>. Pour preuve, selon les missionnaires, le nombre de croyants va tout simplement doubler entre 1895 et 1905.

## 2) La stratégie libérale des premiers temps

De fait, les 20 premières années de l'occupation ont été caractérisées par une assimilation relativement modérée<sup>18</sup>. Pour le Japon en effet, la colonisation est une expérience nouvelle<sup>19</sup> et Taiwan a une portée essentielle puisqu'elle doit figurer la colonie modèle. C'est sans doute la raison pour laquelle les nouveaux maîtres du pays vont, dans un premier temps, ne pas trop bousculer les structures existantes, ce qui n'empêchera ni les soulèvements ni les réactions d'hostilité et de résistances diverses que les troupes coloniales réprimeront violemment<sup>20</sup>. L'objectif est de mettre l'accent sur l'éducation et la formation, ce dans la perspective de changer plus rapidement la société locale. Ceci est un point clé de la réforme Meiji qui met l'emphasis sur l'acquisition des compétences technologiques occidentales, « seule voie possible d'accession à la puissance »<sup>21</sup>. Et pour être de son temps, le Japon est prêt « à quitter l'Asie » comme il le dit lui-même<sup>22</sup>.

Ainsi, par rapport aux institutions chrétiennes, il règne dans les premiers temps une tolérance assez étonnante comme si, dans son grand désir de se hisser au niveau des nations occidentales, le Japon, voulait s'inspirer de ces établissements, avant de mettre en place les leurs. De fait, si dans l'article 28 de la première constitution de l'Ere Meiji, la liberté religieuse est garantie, l'Ordre 12 publié par le Ministère de l'Education interdit toutefois l'intrusion de la religion dans les enseignements. Heureusement, il n'a pas été appliqué au pied de la lettre sinon toutes les écoles chrétiennes de Taiwan auraient dû fermer. Par ailleurs, la restauration Meiji (1868-1912) a permis le développement du Shinto, une religion indigène animiste syncrétique<sup>23</sup>. Facteur de cohésion nationale au Japon, ce culte dédié à l'empereur ne se pratiquait pas dans un temple mais dans les écoles, accompagné du discours patriotique du principal, du chant de l'hymne national, de la levée du drapeau et de la lecture du Rescrit sur l'éducation publié en 1890 : la Bible du système. Mais, dès l'arrivée des Japonais dans l'île, les administrateurs coloniaux se demandent s'ils doivent exporter aux colonies le culte de l'empereur. On se demande alors s'il faut considérer Taiwan comme partie intégrante de

---

<sup>16</sup> Cf. *One hundred years of Dominican apostolate in Formosa*, op.cit, p.15.

<sup>17</sup> Cf. E Band, op.cit, p.127.

<sup>18</sup> Cf. R. Myers et Mark R. Peattie, *The Japanese colonial Empire 1895-1945*, Princeton University Press, 1984, p.20.

<sup>19</sup> « ...pour ce qui concerne Taiwan, il faut noter que le Japon n'a fait aucune préparation pour l'administration de l'île, à l'époque de son acquisition, alors que pour les autres nations généralement confrontées à de pareilles situations, des plans élaborés sont en principe formulés.. ». Cf. P.Tsurumi, op.cit, pp.1-2.

<sup>20</sup> C. J.L Margolin, *L'armée de l'Empereur. Violences et crimes du Japon en guerre, 1937-1945*, Paris, Armand Colin, 2006.

<sup>21</sup> Cf. J. L Margolin, op.cit, p.67, citant l'essayiste Fukuzawa Yukichi (1834-1900).

<sup>22</sup> Ibid, p.18.

<sup>23</sup> Cf. Komagome Takeshi et J.M Mangan, « Japanese colonial education in Taiwan, 1895-1919 », op.cit, p.

l'empire et, à ce titre, lui appliquer les mêmes lois qu'au Japon ou la considérer comme une colonie certes, mais distincte<sup>24</sup>.

Confrontés au Shinto, les établissements chrétiens de l'île sont assez réticents. La question étant de délimiter s'il s'agit d'un rituel religieux ou non. Dans le doute, mais surtout parce qu'ils ont peur que l'on ferme leurs écoles, les missionnaires ne tentent pas de s'y opposer. D'autant qu'à ce moment là, l'Eglise catholique romaine déclare que le rituel shinto est purement civil et patriotique et qu'il ne présente donc pas de conflit majeur avec le christianisme. Mais la question réglée par les catholiques ne l'est qu'à moitié par les protestants comme le souligne Edward Band : *"...demander la présence des enfants devant les autels shinto comme une condition nécessaire à la reconnaissance du gouvernement est une grave erreur. C'est une tyrannie religieuse subtile et raffinée mais néanmoins cruelle..."*<sup>25</sup>. Nonobstant, les pressions exercées sur les institutions catholiques ou protestantes sont les mêmes.

Comme le fait remarquer Ramon Myers dans *The Japanese Colonial Empire*, « ...la première phase du colonialisme japonais, comme dans le cas de la plupart des empires coloniaux, commence avec le chaos... », le fonctionnaire colonial japonais n'ayant pas la compétence ou l'expérience de son homologue anglais ou français en matière de gestion des colonies, bien qu'il soit indéniablement doué d'une évidente conscience de la chose publique. C'est justement pour cette raison que les Japonais s'intéressent de près aux différentes formules des Etats occidentaux développées dans leurs colonies, en apprécient les bons résultats mais relèvent également les faiblesses<sup>26</sup>.

Pour les Japonais, Taiwan est un laboratoire. Comme il s'agit de leur première colonie, ils en attendent beaucoup. Mais dans les débuts, les autorités coloniales fluctuent entre une politique d'intégration des autochtones dans la culture japonaise avec l'application directe des lois de la nation-mère<sup>27</sup> et une politique selon laquelle ces derniers pourraient être membres de l'empire japonais sans être totalement intégrés<sup>28</sup>. C'est sous la forme d'entités distinctes et séparées que le Japon finira par voir ses colonies. La mission du colonisateur consistant dès lors à civiliser les peuples *subordonnés* que sont les asiatiques mais susceptibles toutefois de devenir japonais avec le temps. Quelques années plus tard, langue et culture japonaises seront fortement et définitivement imposées dans le but de faire des taiwanais de bons et loyaux sujets de l'empire.

### 3) Mise en place de structures éducatives japonaises

Est alors installée une puissante bureaucratie centrée sur la capitale Taihoku (Taipei). C'est à partir de là que le gouvernement général gère la colonie. Celui-ci, qui est investi de très grands pouvoirs exécutifs, judiciaires et même législatifs, va mettre l'accent sur l'éducation. L'objectif est au début de dupliquer le système éducationnel de la mère patrie tout en conservant une version plus spécifique pour les familles japonaises en détachement dans l'île. A cet égard, on ne distingue paradoxalement aucune réticence à éduquer les classes inférieures contrairement à ce que furent les pratiques élitistes des grandes nations occidentales colonisatrices. Constatant l'apport des institutions éducatives chrétiennes,

---

<sup>24</sup> Ibid, p.5.

<sup>25</sup> Cf. « The educational situation in Formosa », *The Japan Mission Book*, Editions Paul Meyer, Tokyo, 1929, p.274.

<sup>26</sup> Ils trouvent par exemple que certains Etats coloniaux n'investissent pas assez dans le champ éducatif (comme les Américains aux Philippines ou les Hollandais aux Indes par exemple).

<sup>27</sup> Cf. April C. J. Lin et Jerome F. Keating, *Island in the stream, a quick case study of Taiwan's complex history*, Taipei, SMC Publishing, 2000, p.42.

<sup>28</sup> Cf. Richardson, op.cit, p.71.

l'administration japonaise n'avait pas dans ses premières intentions d'en interdire le fonctionnement même si dès 1899, un règlement officiel oblige ces établissements à restreindre leurs activités à ce que recommandent les nouveaux règlements édictés par l'autorité de tutelle. Mais il n'y a pas de conflit et si l'on demande aux missionnaires d'enseigner en japonais, l'éducation chrétienne est, quant à elle, autorisée. Cette indulgence s'expliquant en partie par le fait qu'il y avait peu d'élèves dans ces écoles que les Japonais, en conséquence, ne considéraient pas comme subversives.

Mais ce libéralisme fluctuera plus ou moins en fonction des différents administrateurs en poste. En 1895, le premier gouverneur Kobayama Sokenori (1837-1922) est secondé d'Izawa Shuji (1857 -1917)<sup>29</sup>. Ce dernier envisage pour la colonie un réseau d'écoles élémentaires susceptibles de se substituer progressivement aux écoles chinoises traditionnelles dont les Japonais même s'ils les tolèrent<sup>30</sup>, estiment que le niveau et le contenu ne sont plus en adéquation avec le monde moderne<sup>31</sup>. Puis est ouverte, en 1896, une école gratuite nationale (Guoyu xuexiao)<sup>32</sup>. Quatorze autres établissements suivront<sup>33</sup>. Ces écoles deviendront les « Ecoles communes » (Gongxuexiao) réservées aux élèves de 8 à 14 ans. A leur programme, écriture, composition, chant, maths, gym, japonais. Pour les Japonais l'enseignement se fait dans les écoles primaires (Xiaoxuexiao). Le cursus est de 8 ans, les enseignants, japonais, le personnel taiwanais n'occupant que des postes subalternes. En 1922, ces deux sortes d'établissements seront unifiés en un seul. En 1937, il n'y a plus du tout de chinois dans le cursus et le taiwanais est définitivement interdit.

Des écoles normales destinées à former les taiwanais pour qu'ils puissent enseigner en japonais sont ouvertes en 1899 Taihoku, Taichu et Tainan pour un cursus de trois ans comprenant japonais, arithmétique, géographie, histoire, sciences, calligraphie, musique, gymnastique et pédagogie. Ces écoles sont accessibles aux jeunes gens de 18 à 25 ans déjà diplômés d'un institut en langue japonaise (Guoyu xuexiao). En 1902, il n'y en a plus qu'une à Taipei. Celle de Tainan est fermée et ses étudiants envoyés à Taipei<sup>34</sup>. Par ailleurs, une école élémentaire commerciale est ouverte à Taipei et une autre école pour donner des enseignements relatifs à l'administration coloniale<sup>35</sup>.

<sup>29</sup> Chef du Bureau de l'Education du gouvernement colonial. Expert en éducation musicale et en gymnastique. Il s'est porté volontaire pour aller à Taiwan. En 1895, il rencontre le presbytérien Barclay pour s'entretenir avec lui d'éducation. Envoyé aux USA en 1875, il en revient avec des idées neuves. Chef du Bureau des manuels scolaires en 1885, en 1890, directeur de l'école pour aveugles et muets de Tokyo et de l'école de musique de Tokyo. Pour Izawa, l'état avait l'obligation de prendre en charge toutes les écoles publiques. Son patron, le Ministre de l'éducation Mori Arinori fut assassiné en 1889.

<sup>30</sup> Parce que dans certaines localités, les Japonais n'ont pu aller installer leurs propres écoles.

<sup>31</sup> Les écoles chinoises vont cohabiter encore de nombreuses années avec les écoles communes japonaises. En 1914, il y a 638 écoles chinoises traditionnelles, en 1920, il y en a encore 225. En 1930 il en reste 134 seulement et en 1940, 17. Cf. P. Tsurumi, op.cit, p.246 et «Riju shiqi Taiwan ren :hanwen jiaoyu de shidai yiyi » (Portée historique de l'éducation en chinois pendant la colonisation japonaise), in *The Taiwan Folkways*, vol.49, n°3, p.121.

<sup>32</sup> C'était une grande fierté pour les étudiants taiwanais d'être admis dans cette école. Non seulement les frais étaient pris en charge, mais l'étudiant avait un petit salaire mensuel. En compensation, il était tenu d'enseigner 5 ans dans une école gouvernementale après son diplôme. C'était la plus haute institution d'enseignement de l'île à cette époque. Cf. Wu Zhuoliu, *The fig tree, memoirs of a Taiwanese patriot*, traduit par Duncan Hunter, Bloomington, IN, 2000, p.34.

<sup>33</sup> Ils s'adressent à de jeunes taiwanais de 15 à 30 ans dans la perspective d'en faire des employés administratifs, voire des interprètes. Au programme, japonais et maths pendant six mois. Ces écoles reçoivent aussi des enfants de 8 à 15 ans pour un enseignement plus complet. Cf. Zhang, *Taiwan Jiaoyu fazhan shi*, Guoli Kongzhong Daxue, 2005, p.103.

<sup>34</sup> D'après P. Tsurumi, l'explication est que les Japonais avaient peur qu'il y ait trop de professeurs taiwanais. On veut bien les former mais sans qu'ils puissent atteindre un niveau trop élevé. Op.cit, p.23.

<sup>35</sup> Cf. Yosaburo Takekoshi, *Japanese rule in Formosa*, op.cit, p.297.

Des écoles techniques sont également mises sur pied pour pouvoir former des personnes qualifiées susceptibles de travailler dans les postes et télégraphes, les douanes et autres branches du service public<sup>36</sup>. En 1906, il y a une école pour policiers et gardiens de prison, une école des chemins de fer, deux écoles agricoles<sup>37</sup>. Ces écoles sont supposées apporter des connaissances pratiques telles que le calcul et la gestion d'une comptabilité simple visant à servir la cause du développement économique de l'île. Elles sont fortement recommandées aux taiwanais que l'on dissuade par la même occasion de suivre la voie des écoles secondaires.

Pendant les premières années de la gestion japonaise, il n'y a pas beaucoup d'écoles secondaires contrairement au développement rapide des écoles primaires. Edward Band interprète cela comme la réticence des japonais à « trop » former les taiwanais. Mais peu à peu, les taiwanais vont vouloir accéder à l'éducation secondaire comme les Japonais. Et ceux qui pensent se le permettre envoient leurs enfants au Japon<sup>38</sup>. En 1915, le gouvernement autorise la première école secondaire pour les garçons taiwanais à Taichu<sup>39</sup>. En effet, celles qui existent sont destinées aux enfants des colons japonais. Quelques rares taiwanais y sont admis à condition de justifier d'un très bon niveau de japonais. Le but est de mettre en place à Taiwan un système de développement basé sur l'éducation et une assimilation graduelle, ce afin de permettre à la société locale de produire des travailleurs utiles à l'économie locale<sup>40</sup>.

En 1928 enfin, l'Université Impériale est fondée à Taipei mais peu d'étudiants taiwanais la fréquentent à ce moment là.

Dès 1898<sup>41</sup>, avec le nouveau gouverneur Kodama Gentaro<sup>42</sup> et son bras droit Goto Shimpei, les écoles élémentaires avaient été organisées en écoles communes permanentes (kogakko), très proches des écoles d'Izawa et destinées aux taiwanais aisés. Dans ces écoles, le chinois classique est toujours enseigné, mais avec le japonais, l'arithmétique, les sciences, la morale, l'agriculture, le commerce, le chant<sup>43</sup> et la gym pour un cursus de 6 ans (de 8 ans à 14 ans) avec en option les arts manuels, le commerce. Elles sont 74 en 1898 et 181 en 1906<sup>44</sup>. Les écoles communes font l'objet d'une surveillance étroite, les manuels devant être approuvés par l'administration japonaise et les professeurs suivre des formations d'été. Dès 1904, toutes les écoles élémentaires doivent utiliser les manuels publiés par le ministère de l'éducation<sup>45</sup>.

Sous le régime Kodama/Goto, un tiers du temps est consacré à l'étude du japonais. Mais pour Goto, s'il n'est pas question de critiquer l'enseignement tel qu'il était pratiqué à Taiwan avant la colonisation parce qu'il respecte les intellectuels insulaires (que l'on va recruter pour qu'ils enseignent dans les écoles communes), tout au moins tenait-il à convaincre du fait que d'autres connaissances pouvaient être introduites qui pouvaient beaucoup plus contribuer au progrès<sup>46</sup>. Goto pratique « l'accommodation ». Dans sa conception des choses, nombre d'aspects de la culture chinoise pouvant en effet aider à

<sup>36</sup> Cf. W. Campbell, « Formosa under the Japanese », *Scottish Geographical magazine*, p.567.

<sup>37</sup> On est alors sous le mandat du Gouverneur général Sakuma Somata (1906-1915).

<sup>38</sup> Cf. R Myers, op.cit, p.287.

<sup>39</sup> Ibid.

<sup>40</sup> Cf. P. Tsurumi, op.cit, p.58.

<sup>41</sup> A ce moment là, il y a déjà 16 instituts de langue japonaise et 36 instituts satellites.

<sup>42</sup> 1852-1906. C'est le quatrième Gouverneur général de l'île.

<sup>43</sup> « L'enfant chinois adore chanter. Il a une bien meilleure oreille que l'enfant japonais ». Cf. Arnold Juleau H, *Education in Formosa*, 1908, Washington, United States Bureau of Education, p.37.

<sup>44</sup> Cf. P. Tsurumi, op.cit, p.19.

<sup>45</sup> Cf. *Japanese colonial education in Taiwan*, op.cit. W. Campbell est frappé par l'immense nombre de publications publiées par le Bureau de l'Education, « des milliers de volumes sur toutes les connaissances, des dictionnaires, des cartes et autres rapports... » Cf. « Formosa under the Japanese », op.cit, p.567.

<sup>46</sup> Cf. P. Tsurumi, op.cit, p.39. Le traitement des enseignants japonais était le triple de celui des enseignants chinois, Cf. Kann, p.199.

consolider l'administration japonaise. Mais il est conscient qu'il s'agit d'un processus à long terme<sup>47</sup> et qu'il ne s'agit pas de "*transplanter les yeux d'une brème sur un poisson plat*"<sup>48</sup>. Quant au financement de ces institutions, il est au début entièrement à la charge du Japon, avant d'être, quelques années plus tard en partie assumés par les taxes locales et les contributions des riches familles taiwanaises tandis que le gouvernement japonais continue d'un autre côté à financer les grandes et coûteuses institutions médicales<sup>49</sup>.

A ce moment là, les écoles chrétiennes constatent avec un peu de dépit que la jeunesse de l'île et leurs familles apprécient un peu trop ces écoles japonaises gratuites, leurs salles de classes modernes et aérées et le contenu des enseignements beaucoup plus susceptible de leur donner du travail<sup>50</sup>. Dans le cas de l'école des filles, la concurrence est moins rude car, comme le fait remarquer Thomas Barclay « *même les non chrétiens préfèrent envoyer leurs enfants dans une école chrétienne pour la discipline et la moralité* »<sup>51</sup>. Dans les autres établissements, les chrétiens vont devoir se soumettre aux exigences des Japonais dans la perspective d'être financés par ceux-ci : « *pour l'équipement matériel, l'Eglise est prête à sauter sur toutes les occasions que le nouveau régime japonais peut offrir..* », disait E. Band pour justifier le choix douloureux<sup>52</sup>. Quant aux catholiques, ils constatent que "*..La seule manière d'avoir un passeport long séjour (au lieu d'un an) est de travailler pour le gouvernement japonais, même s'il s'agit d'un emploi purement honoraire car c'est le seul moyen de pouvoir rester plus longtemps à Formose.*"<sup>53</sup>

Un voyageur français qui était à Taiwan dans les années 1905, Réginald Kann, avait été chargé par le Ministre des Colonies et le Ministre de la Marine, qui l'envoyaient en mission en Extrême-Orient et à Taiwan, d'étudier les ressources de l'île et les premiers résultats de l'œuvre coloniale japonaise<sup>54</sup>. Kann précise que « l'œuvre colonisatrice japonaise présentait un intérêt particulier pour la France qui rencontrait en Indochine bien des problèmes analogues... »<sup>55</sup>. Son jugement est très sévère à l'adresse des Japonais : « *la politique indigène des Japonais à Formose consiste à maintenir les habitants dans une situation morale inférieure à celle de leurs maîtres. Le gouvernement insulaire compte beaucoup sur l'instruction publique pour amener ce résultat. Le système des écoles qu'il a adopté tend à empêcher la jeune génération à la fois de s'assimiler aux japonais et de s'émanciper de leur domination. On cherche à enseigner aux élèves le minimum de connaissances nécessaires à en faire des auxiliaires utiles et sûrs... aussi, développe-t-on uniquement l'enseignement direct...* »<sup>56</sup>.

---

<sup>47</sup> Ibid, p.41.

<sup>48</sup> Cf. Lin Cheng-jung, « The modernization of Taiwan », in *Taiwan Lishi de jing yu chuang* (The mirror and the window of Taiwan history), Tai Pao-tsun (ed), Taipei, Institute for National Development, 2006, p.78.

<sup>49</sup> De 1896 à 1898, les frais sont entièrement à la charge du Japon. Dès 1899, les taxes locales et financements locaux couvrent 50%. En 1906, ils correspondent à 75%. Cf. P.Tsurumi, op.cit, p.42 citant Yoshino Hidekimi, *Taiwan kyoikushi*, Taiwan nichichi Shimposha, 1927, p.237.

<sup>50</sup> Cf. W. Campbell, « Formosa under the Japanese », op.cit, p.568. En 1907, il y a 34 382 enfants taiwanais dans les écoles communes. Cf. P.Tsurumi, p.45.

<sup>51</sup> Cf. T Barclay, *Report for 1924*, English Presbyterian Mission, Institut de Théologie de Tainan, p.466.

<sup>52</sup> Cf. *Working his purpose out*, op.cit, p.126. Le même Band dira : « Pour une colonie, Formose a de bonnes structures éducatives. Certaines institutions sont les meilleures de l'Asie de l'Est. .. », op.cit, p.229. Band parlait couramment le japonais et avait l'ambition de faire de l'école secondaire de Tainan une aussi bonne école que celles du Japon. Pari réussi si l'on voit ce qu'est devenu l'établissement Chang Jung de nos jours.

<sup>53</sup> Cf. Lettre du Frère Isadora Clemente en date du 16 Mai 1897 de Dakao, adressée au Supérieur Provincial à Manille in *One hundred years of Dominican apostolate in Formosa*, op. cit.cit, p.202.

<sup>54</sup> Cf. *Le rapport sur Formose*, Paris, 1907, réédité en 2000 avec la traduction en chinois de Zheng Shunde, « *Fuermosha kaocha baogao* », Taipei, Guojia Tushuguan, 342 pages.

<sup>55</sup> Ibid.

<sup>56</sup> Ibid, pp.196-197.



L'une des contributions les plus originales des cursus scolaires japonais est l'introduction du sport et du jeu. Dans un premier temps, ces nouvelles matières effraient un peu les familles taiwanaises qui pensent alors que l'on veut militariser leurs enfants, car l'éducation chinoise n'a jamais prévu ces enseignements. D'autant que l'idéologie confucianiste a toujours exhorté à ne pas nuire au corps qui nous vient des parents<sup>57</sup>. Mais constatant la réaction enthousiaste de leurs enfants, les familles ne s'opposent plus à la pratique sportive et à la participation aux compétitions entre établissements<sup>58</sup>. C'est à ce moment là que le base-ball et d'autres sports vont se populariser. Le base-ball, "yakyu" en japonais, est, pour sa part uniquement pratiqué par les Japonais au début. Introduit au Japon dans les années 1870 par les missionnaires, il arrive à Taiwan en 1906, pratiqué par les fonctionnaires coloniaux et leurs enfants avant que, sous l'égide du gouverneur Sakumo Somata, il ne commence à être encouragé chez les taiwanais. La première équipe est formée avec des aborigènes Amis en 1921. Elle remportera plusieurs victoires au Japon contre des équipes locales qui lui conféreront une grande notoriété. Pour les Japonais, il s'agissait d'un moyen pour exhiber leur sens d'une certaine supériorité ethnique<sup>59</sup>. Utile pour civiliser les aborigènes parce qu'il leur inculque des notions de discipline, de fair-play, voire de citoyenneté, ce sport est devenu, dans les années 20, un interface essentiel dans le délicat rapport entre colonisateur et colonisé.

#### 4) La formation médicale

En 1895, Taiwan a 2,6 millions d'habitants. La santé publique est alors catastrophique. Epidémies diverses telles que peste bubonique, choléra, malaria, tuberculose, maladie des yeux et addiction à l'opium sont autant de maux qui ravagent la société<sup>60</sup>. Certaines maladies (choléra, fièvre typhoïde..) sont apportées par la problème des eaux stagnantes nauséabondes, d'autres (malaria et peste bubonique..) par les moustiques ou les rats.

Les premiers à prendre conscience de la gravité de la situation et à tenter d'enrayer l'hécatombe ainsi générée, furent les missionnaires presbytériens et tout particulièrement James Laidlaw Maxwell senior dans le sud (région de Tainan-Kaohsiung) dès 1865, suivi de son confrère canadien Georges Leslie Mackay dans le nord en 1871.

Diplômé de la faculté de médecine d'Edimbourg, après avoir complété ses études à Paris et à Berlin et un bref séjour à Amoy pour apprendre la langue locale (dialecte ho-klo parlé aussi à Taiwan), Maxwell arrive à Taiwan et ouvre une clinique au centre ville. C'est la première structure médicale de type occidental qui donnera en 1868 naissance à l'hôpital Sin-Lau<sup>61</sup>. Pour sa part, Mackay ouvre un hôpital dans le nord. Ces deux institutions sont toujours en activité de nos jours. A cette époque, « *L'Evangile prêché ici comprenait aussi bien l'application de méthodes concernant une alimentation correcte et une bonne hygiène de vie que la Bonne Parole du Christ.* » disait Gushue Taylor<sup>62</sup>.

De fait, ces structures médicales mises en place par les Presbytériens vont générer une certaine admiration de la part du colonisateur japonais qui n'avait pas dans ses intentions de les interrompre, mais au contraire, d'en tirer parti en les finançant à l'occasion, puis en les imitant de façon à développer plus rapidement les bases de la médecine locale, car, confronté

<sup>57</sup> Cf. R Myers, op.cit, p.293. Voir aussi Yosaburo Takekoshi (op.cit, p.295) : « les familles taiwanaises pensent que nous apprenons notre langue et d'autres enseignements à leurs enfants pour en faire nos esclaves.. »

<sup>58</sup> Cf. *Changjung zhongxue bainian shi*, Tainan, Changjung gaoji zhongxue, 1991, pp.550-559.

<sup>59</sup> Cf. Hsieh Shih-yan, « Taiwan and baseball : a century of love affair », in *Taiwan lishi de jing yu chuang*, op. Cit., p.431.

<sup>60</sup> Cf. W. Richardson, *Christianity in Taiwan*, op.cit, p.295. Il suffit de consulter les journaux de l'époque (Taiwan daily news) (Taiwan riri xinbao) pour constater l'abondance des articles sur la virulence des maladies>

<sup>61</sup> Voir note 12.

<sup>62</sup> Voir « Tainan Mission Hospital. Formosa », in *Medical Missions at Home and Abroad*, Mai 1917, pp.294-295.

« à un combat quotidien contre les épidémies » sa principale préoccupation est l'état sanitaire des lieux<sup>63</sup> dont les premiers à souffrir d'ailleurs sont ses propres ressortissants. A cette époque là, « *Formose était aussi crainte que si elle avait été infestée de démons...* »<sup>64</sup> avaient coutume de dire les autorités japonaises dont les objectifs étaient d'améliorer l'hygiène, de contrôler les maladies infectieuses, de mettre en place des structures de recherche et d'éducation médicale, des hôpitaux, de gérer le problème de l'opium et de faire un recensement de la population. La question de l'opium par exemple est supposée être résolue sur le long terme : « ceux qui pourront présenter un certificat médical établissant que l'usage de l'opium constitue pour eux une habitude invétérée et incorrigible, obtiendront une licence. Le gouvernement se réserve le droit de fabrication et d'importation de ce produit dont la vente sera tolérée sous le contrôle des autorités qui délivreront des patentes spéciales aux débitants.. »<sup>65</sup>.

Si, dans un premier temps, ils tolèrent les missionnaires médicaux, les Japonais ne tarderont pas à faire en sorte que tous les médecins de l'île passent par leurs propres établissements pour obtenir un diplôme reconnu. Les étudiants sont par ailleurs gratifiés de bourses mais le niveau standard n'est pas aussi élevé qu'au Japon. Le médecin presbytérien David Landsborough qui s'occupe de l'hôpital de Zhanghua (Shokwa) en 1896, disait : « *ils sont efficaces mais pas autant que ceux sans diplôme que nous avons formés !* »<sup>66</sup>. De fait, l'un de ces hôpitaux, Sin-Lau, obtiendra dès 1911, un certificat de reconnaissance signé de la main de l'empereur du Japon<sup>67</sup>. Quant à l'école pour aveugles ouverte par William Campbell, comme elle manque de moyens, ce dernier va solliciter un financement auprès des Japonais qui ouvriront d'ailleurs assez rapidement leur propre établissement, nommant comme principal un chrétien taiwanais qui avait enseigné chez les missionnaires<sup>68</sup>. En 1915, l'école japonaise s'ouvre aux sourds et aux muets. Campbell renonce à son propre projet mais en reconnaissance de ses efforts pionniers, sa photo trôna longtemps dans le bureau du principal de l'établissement japonais.

Pendant ce temps au nord, le Presbytérien canadien G.L Mackay avait ouvert un dispensaire en 1874, devenu un hôpital en 1880. Dès 1905, cet hôpital devra être modernisé pour satisfaire les exigences et les normes japonaises. Au Canada, l'Ordre est réticent à continuer à financer une institution qui lui échappe et diminue drastiquement sa contribution. Par manque de personnel et de subsides, l'hôpital ferme. Il ne réouvrira qu'en 1908 avec la permission des Japonais. Cet hôpital aura traité 14 000 patients entre 1880 et 1909, tous frappés de malaria et de dysenterie<sup>69</sup>. L'une des contributions fondamentales des

<sup>63</sup> Cf. Yosaburo Takakoshi, *Japanese rule in Formosa*, p.283, qui montre que de nombreux administrateurs coloniaux vont succomber de fièvres diverses, tandis que d'autres, ne supportant pas l'insalubrité des lieux sont obligés de quitter les lieux.

<sup>64</sup> Ibid, p.284.

<sup>65</sup> Lettre en date du 27/01/1897, du vice-consul de France en poste à Tokyo, Bondy, destinée à son ministre in *Correspondance commerciale. Formose. 1897-1899*, CCC, Archives du Ministère des Affaires Etrangères, 37 Quai d'Orsay, Paris, p. 4.

<sup>66</sup> Cf. Lettre du Dr. Landsborough au Dr. P. MacLagan, en date du 1/04/1925, Archives de l'Eglise presbytérienne, SOAS, Londres, Special Collections, Formosa file, box 4, file 10. Son fils, David Landsborough naîtra dans ce même hôpital en 1914. Voici ce qu'il dit de son père dans une série d'interviews publiées : « At the hospital my father trained some young men to be doctors. they became local-limited doctors (xiandiyi) but they had to take an examination from the Japanese. My father trained the young men who were suitable. He gave them training four or five years. They stayed in the hospital and worked in various departments of the hospital. My father used to teach them in the evening too when he had time.. ». Cf. Liu T.J, Chen M.L, Oral history of Dr Landsborough IV, Institut d'Histoire, Academia Sinica, Taipei, 2002, p.10.

<sup>67</sup> Cf. Livre sur Sin-Lau, pp.168-170.

<sup>68</sup> Cf. E. Band, *Working his purpose out*, p.134.

<sup>69</sup> Cf. J.Y Ferguson, *Presbyterian Record*, vol.34,n°8, Juillet 1909, pp.355-357.

missionnaires aura été de donner aux taiwanais les bases élémentaires de l'hygiène : se laver, se nourrir sainement.<sup>70</sup>

En quelques années, les Japonais vont ouvrir de beaux hôpitaux dans chaque grande ville (Taihoku, Kelung, Giran, Shinchiku, Taichu, Kagi, Tainan, Hozan, Taito et aux Pescadores)<sup>71</sup>. Et quelque part, ces établissements vont agir comme de puissants stimulateurs sur ceux de la Mission et inversement<sup>72</sup>. Cette inhabituelle collaboration, même éphémère et malgré les difficiles conditions de la colonisation a quand même, quelque part, été porteuse de quelque chose de positif. Mais pour les chrétiens, la concurrence est rude, car la population a tendance à aller consulter là où elle pense que c'est le mieux pour elle. A cet égard, les équipements japonais flambant-neuf exercent un fort attrait sur elle. Mais il ne s'agit pas de désertir les hôpitaux presbytériens dont on apprécie tout particulièrement l'accueil chaleureux.

Enfin les Japonais, qui considèrent la médecine chinoise insuffisante parce qu'elle « prescrit n'importe quoi, ignorant la médecine moderne... », ouvriront une école médicale à Taipei, destinée aux Taiwanais.<sup>73</sup> L'objectif est de diplômer cinquante personnes chaque année. A nouveau la concurrence est rude pour les hôpitaux chrétiens car la médecine apparaissant très lucrative, les familles taiwanaises sont très désireuses d'envoyer leurs enfants dans ces écoles. Goto Shimpei, médecin lui-même, est à l'origine d'une politique sanitaire ambitieuse basée non seulement sur le contrôle de l'eau et la mise en place de nombreuses stations sanitaires, mais aussi sur le recours à l'école pour éduquer et faire changer les comportements par rapport à l'hygiène. La cohabitation entre les missionnaires médicaux et les autorités japonaises se maintiendra à un niveau correct parce que les missionnaires étaient infiniment prudents : « .. *Les Japonais peuvent être très, très cruels. Ils peuvent être amicaux, ils peuvent être très efficaces mais ils peuvent être très cruels parfois..* »<sup>74</sup> disait D. Landsborough père.

La stratégie médicale japonaise était basée sur la science médicale allemande à laquelle les concepts « d'hygiène » et de « santé publique » ont été empruntés. Dans les années 20, ces concepts ne sont plus étrangers à la société taiwanaise<sup>75</sup>.

## 5) L'éducation des filles, des aborigènes et des immigrants japonais

L'une des contributions de l'école coloniale japonaise, développant de fait les efforts déjà réalisés par les Presbytériens est la promotion de l'éducation féminine. Jusque là, l'on n'entendait pas beaucoup parler à Taiwan d'éducation féminine. Si les filles recevaient une éducation, c'était à la maison. L'école des filles de Tainan, qui a ouvert en 1887 sous l'égide des Presbytériens, compte alors 140 élèves en 1917 et les forme sur un cycle de 4 ans. En 1916, une autre école ouvre à Tamsui qui accueille des jeunes filles aborigènes « des plaines » (pingpuzu). Comme le dit W. Campbell, « l'idée d'écoles pour filles n'était jamais venue à

---

<sup>70</sup> Cf. « The Order of the Bath », Tainan Hospital. Formosa, *Medical Missions at home and abroad*, avril 1917, p.282.

<sup>71</sup> Cf. Yosaburo Takekoshi, *Japanese rule in Formosa*, p.288.

<sup>72</sup> Au début, si les hôpitaux des missionnaires apportent indubitablement le progrès dans l'île, ils sont très simplement équipés de l'essentiel comme en témoigne D. Landsborough IV, op.cit, pp.24-26.

<sup>73</sup> Cf. Yosaburo Takekoshi, op.cit, p.288.

<sup>74</sup> Cf. David Landsborough citant son père, op.cit, p.30. Le même David témoignant : « if you wanted to have a good education, if you tried to get into the good school in Taipei, or you could go to Japan and get an education in a Japanese school and then get into a Japanese university, everyone went for that... », Ibid.

<sup>75</sup> Ibid, p.69. Voir Liu Shiyong, « Qingqie, weisheng yu baojian, Riju shiqi Taiwan shehui gonggong weisheng guannian zhi zhuanbian » (Propreté, hygiène et protection : l'évolution du concept de médecine publique à Taiwan durant la colonisation japonaise), in *Taiwan shi yanjiu*, vol.8,n°1, pp.46-47.

l'esprit du gouvernement chinois et rares étaient les femmes de l'île qui savaient lire. Il n'y a que l'Eglise qui y ait pensé... »<sup>76</sup>.

Pour leur part, les Japonais qui relèvent pendant l'un de leurs recensements en 1899, que sur un total de 29 941 élèves répartis dans 1707 écoles chinoises privées, on ne compte que 65 filles,<sup>77</sup> n'ont rien contre l'éducation des filles. Car le gouvernement Meiji considère les deux sexes à égalité<sup>78</sup>. Une directive ministérielle de 1893 suggère en effet que les femmes ne doivent demeurer ignorantes car « il n'y a aucune différence en besoin pour une éducation entre les garçons et les filles. En revanche, l'éducation des filles peut avoir un fort impact sur l'éducation future des jeunes enfants... »<sup>79</sup>. Ce sont les familles chinoises qui sont réticentes. Pour vaincre les hésitations des familles, le gouvernement japonais va continuer à les encourager à envoyer leurs filles à l'école en ouvrant des classes pratiques telles que la couture, tandis que l'on recrute de respectables taiwanaises comme enseignantes. Dès 1897, Izawa ouvre une école post-primaire pour les jeunes taiwanaises (cursus de 3 ans) qui avait un département consacré aux arts ménagers et aux arts plastiques dont couture, broderie, tricot, fabrication de fleurs artificielles qui avaient déjà été enseignés au cours des 6 ans d'école commune<sup>80</sup>. La promotion 1900 constituera la première génération d'enseignantes locales. En 1905, l'école a 160 étudiants<sup>81</sup>. En 1916, dans le nord, une autre école de filles voit le jour sous l'impulsion des catholiques. Elle acceptera des étudiantes taiwanaises aussi bien que japonaises. Mais même si l'éducation des filles s'est diffusée dans toute l'île, elle n'aura pas le niveau de qualité des écoles réservées aux élèves japonaises.

Pour pouvoir savoir comment gérer les populations aborigènes, le gouvernement colonial fait appel à des experts. C'est ainsi qu'en 1900, Ino Kanori et Awano Den'nojo publient « The conditions of aboriginals of Taiwan », une introduction sur ces groupes ethniques réalisée après une enquête de 192 jours en 1897 pour contribuer au projet éducatif du gouvernement général<sup>82</sup>. Ces projets de recherche de grande envergure, commandités par l'autorité coloniale, étaient motivés par la nécessité de devoir décider une politique administrative adéquate, ce qui supposait de bien connaître l'histoire des différentes ethnies insulaires. Entre 1900 et 1913, de nombreux rapports seront publiés décrivant l'environnement, l'habitat, les lois coutumières, les systèmes sociaux et familiaux, la culture matérielle et la tradition orale. Ces études constituent encore de nos jours une base de données ethnographiques incontournable.

En 1898, sont ouvertes sur la côte Est des écoles pour enseigner le Japonais aux aborigènes. En 1904, il y a déjà 13 écoles et 803 élèves<sup>83</sup>. Quant aux diplômés, ils rejoindront les rangs de la police au titre d'auxiliaires, ce qui leur conférera, dès lors, une position d'intermédiaires entre l'administration et leurs communautés d'origine que les Japonais considèrent comme précieuse parce qu'elle donne ainsi les moyens de réaliser plus facilement « la pacification » programmée. Au début, l'effort éducatif est porté par les policiers japonais installés dans les commissariats des villages parfois assistés de leurs épouses qui donnent quelques enseignements rudimentaires de japonais et de maths tandis que le Bureau des Affaires aborigènes édite des documents à l'usage de ces classes<sup>84</sup>. En 1910, on compte une

---

<sup>76</sup> Cf. *Sketches from Formosa*, Réed. Taipei, Cheng Wen, 1972, p.315.

<sup>77</sup> Cf. P. Tsurumi, op.cit, p.27.

<sup>78</sup> Ibid, p.28.

<sup>79</sup> Ibid.

<sup>80</sup> Cf. Yoshiburo Takekoshi, op.cit, p.297.

<sup>81</sup> Cf. P. Tsurumi, op.cit, p.72.

<sup>82</sup> Cf. Shimuzujun, « Japanese research on Taiwan Austronesian-speaking people », in *Austronesian Taiwan*, David Blundell (ed), Pheobe A. Hearst Museum of Anthropology and Shungye Museum of Formosan Aborigines, 2001, p.184.

<sup>83</sup> Ibid, p.296.

<sup>84</sup> Par la suite, on ajoutera au cursus musique, dessin, arts manuels, gym et agriculture.

vingtaine de ces unités éducatives dans toute l'île et 200 élèves. En 1916, il y a 1452 élèves<sup>85</sup>. Le but est de transformer les aborigènes, de les civiliser et de les rendre dociles. Pour les Japonais, ceci est pratiquement une affaire entendue dans la mesure où, selon leur opinion, l'agressivité de ces peuples a été déclanchée par les Han. Toutefois, le standard de ces centres d'éducation est très bas. Si les aborigènes sont capables de maîtriser le japonais parlé, il en va tout autrement de l'écrit<sup>86</sup>. En 1940, il n'y a que 18 aborigènes diplômés, dont 2 de l'école médicale, 6 de l'école normale, 1 d'une école secondaire, 6 de l'école d'agriculture, 2 d'une école secondaire de filles, un d'une école commerciale.

Enfin, pour les enfants des colons japonais des régions reculées, est établie à Taipei en 1897, la première école primaire<sup>87</sup>. Toutefois, à la même époque, dans les autres établissements, il y a des classes séparées. Cette pratique, qui caractérise toutes les écoles communes, fonctionnera jusqu'en 1919. Pour les élèves japonais, les cursus incluent des cours de langue et de culture taiwanaises. Cela dit, il y a peu d'étudiants pour suivre le niveau secondaire car une partie des enfants est envoyée au Japon pour poursuivre leurs études secondaires malgré le fait que sous le régime Kodama/Goto, tout sera fait pour que Taiwan soit un lieu attractif pour les familles japonaises. De bons salaires leur sont garantis ainsi que de bonnes conditions de vie tandis que l'enseignement qu'ils souhaitent pour leurs enfants est modelé sur les Public schools anglaises que Goto Shimpei admire tout particulièrement car ce sont celles qui préparent la classe dirigeante de l'Europe<sup>88</sup>.

Les vingt premières années de la présence japonaise dans l'île correspondent à une période expérimentale au cours de laquelle la naissance ou le développement de nombreuses structures éducatives et médicales vont doter Taiwan des bases de son développement futur. En même temps, le relatif libéralisme à l'œuvre dans cette première phase de l'occupation a généré une brève mais fort intéressante collaboration avec les institutions chrétiennes existantes. Par la suite, le régime colonial va se durcir et les établissements chrétiens où siègent désormais une majorité d'enseignants et d'administratifs japonais vont passer sous le contrôle ferme et brutal de l'administration nippone tandis que la volonté d'assimilation pour Taiwan comme pour les autres colonies adopte une vitesse supérieure et que la langue japonaise est imposée sans concession, dans la vie quotidienne comme dans les enseignements. La position des missionnaires est délicate à telle enseigne que dès les débuts de la deuxième guerre mondiale, ces derniers ont pratiquement tous quitté l'île, abandonnant pour une brève période leurs institutions dont ils reprendront le contrôle après la rétrocession, gérant jusqu'à nos jours des structures éducatives et médicales qui ont fait leurs preuves et dont la société contemporaine reconnaît l'importance.

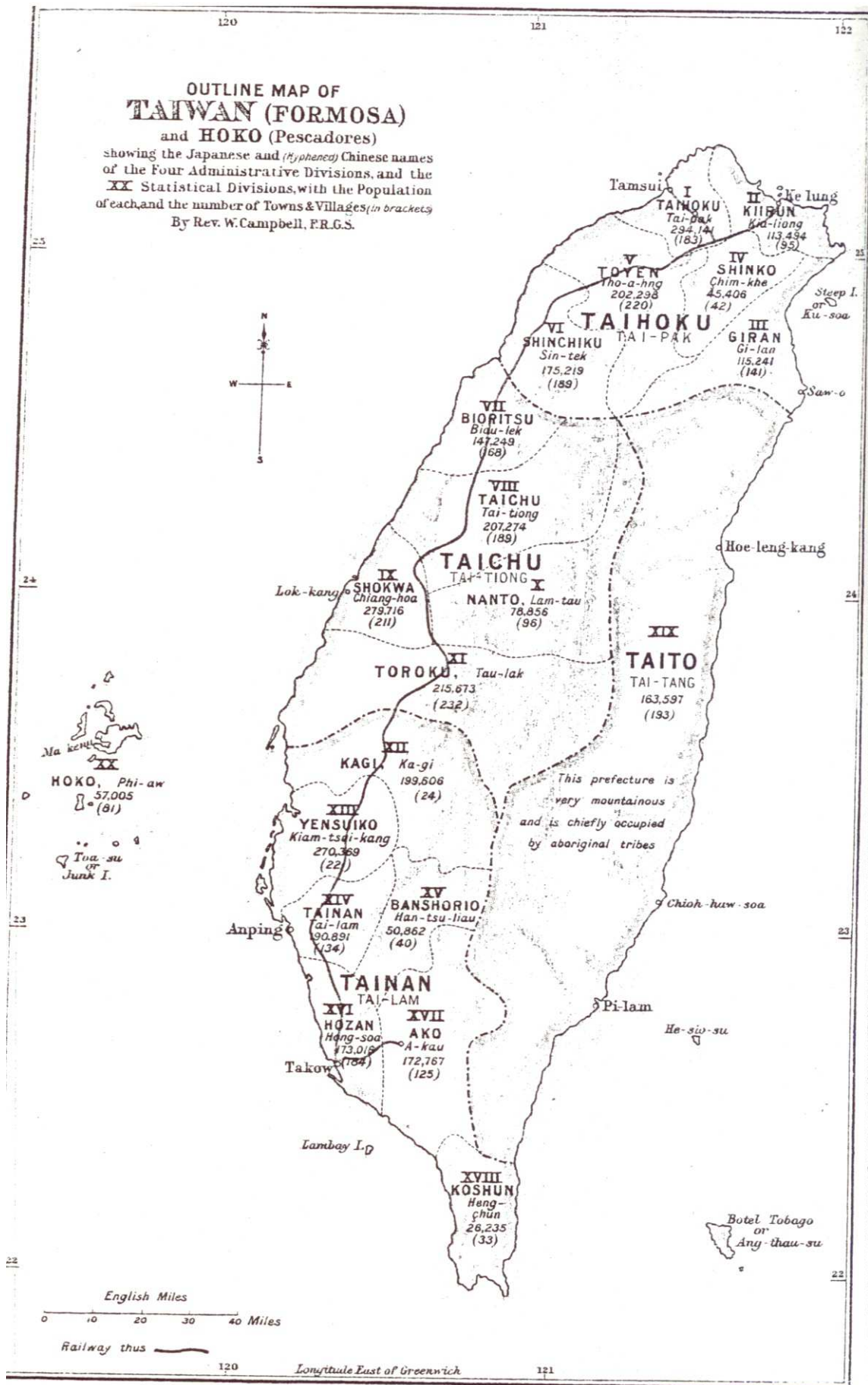
---

<sup>85</sup> Cf. P. Tsurumi, *op.cit.*, p.233.

<sup>86</sup> Cf. P. Tsurumi, *op.cit.*, p.234, citant ses interviews effectuées dans les années 1968 dans la région de Pingdong.

<sup>87</sup> Cf. P. Tsurumi, *op.cit.*, p.32.

<sup>88</sup> Cf. Homagome Takeshi, *op.cit.* En 1904, l'île compte 2 800 000 han, 135 000 aborigènes et 50 000 administrateurs ou colons japonais.







1919年 全體教職員

The whole Teaching Staff of the Presbyterian Middle School 1919



# 甘牧師所設第一所盲人學校

*The first blind school founded on 1888.*





1906年 在新樓上課師生合影  
Teachers and all the students at Shin-Lo 1906